

INÈS WAEYAERT  
**CONTES DU ROI DES PHARES**  
*Nouvelles*



Inès Waeyaert

## Contes du Roi des Phares

© Inès Waeyaert, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4652-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le lecteur trouvera à la fin du livre une carte de la presqu'île fictive d'Ansoine, inspirée de la presqu'île d'Arvert en Charente-Maritime, ainsi qu'une courte présentation de l'autrice et de son œuvre.

## Le Passeur de la Tour du Prince Noir

Maxime s'était levé tôt pour courir avant l'embauche. Mais alors que sa séance de jogging venait tout juste de débiter, il trébucha sur une bouteille en verre dans le sable du Platin, et une vive douleur dans sa cheville le força à s'arrêter en poussant une série de jurons adolescents.

Il se baissa pour ramasser l'objet. On pouvait lire le code suivant au travers :

343 – HIS – 85

Or cet assemblage de chiffres et de lettres lui parut immédiatement familier. Il s'agissait du même langage administratif qu'il utilisait à la médiathèque où il travaillait cette saison ; il avait lu des dizaines de codes similaires alors qu'il aidait sa collègue à classer les livres rendus par les administrés. Sans hésiter, il rebroussa donc chemin et reprit sa course en direction de Terre-Nègre.

Terre-Nègre était le nom du phare au pied duquel était nichée la toute nouvelle bibliothèque municipale. Sa tour se trouvait au sommet d'une colline envahie de yeuses<sup>1</sup> centenaires qui surplombaient le Sentier des Douaniers. Elle faisait face, dignement, à la Tour du Prince Noir<sup>2</sup>, « le Roi des Phares » (refusant de baisser le regard malgré son infériorité architecturale flagrante). Les élus avaient souhaité aménager un espace de lecture dans ce lieu exceptionnel pour tenter de faire coïncider culture et tourisme de masse – et Maxime avait été recruté pour épauler Louise dans cette périlleuse mission.

Quand il poussa la porte de la médiathèque, Louise s'étonna :

— Déjà de retour ?

Il hésita à lui dire la vérité, mais choisit plutôt de garder sa découverte secrète. Il dit :

— Mon genou me fait à nouveau mal.

— Ah, c'est pour ça, soupira Louise.

Il quitta ses chaussures pleines de sable et marcha pieds nus jusqu'au rayon « histoire ».

— Dis donc, Maxime, lança Louise. Je l'ai trouvée, ta cachette.

— Ma cachette ? répéta l'adolescent en fouillant l'étagère 85 du regard.

— Oui, ta cachette. Celle où tu caches ton chocolat.

Maxime déglutit mais continua de scruter les livres un à un. Louise faisait référence aux cadeaux que lui envoyait un ami récemment reconverti dans le

commerce de chocolat à base de cannabis californien. Maxime, qui était hébergé au phare pour la saison, n'avait pas fait beaucoup d'effort pour cacher son stock – et l'on pouvait très facilement tomber sur des cartons remplis de Choco Weed en entrant dans la réserve de la médiathèque.

— Je ne suis pas sûre que les élus apprécieraient de savoir que tu consommes une quantité astronomique de ce chocolat, poursuivit Louise.

— C'est sûr, commenta Maxime en reposant soigneusement le livre qui portait le numéro 323.

— Je te propose donc, en guise de péage, de partager, disons, la moitié de tes livraisons avec moi.

— Entendu, conclut Maxime en se retenant de pousser un petit cri d'excitation (il venait de tomber sur le numéro 343).

— Tu es un garçon raisonnable, c'est bien, chuchota Louise en croquant dans sa tablette déjà entamée.

Maxime voulut ouvrir le livre numéroté « 343 – HIS – 85 ». Mais ce n'était pas un livre ; c'était une boîte à l'intérieur de laquelle était cachée une clé...

— Louise, je vais me doucher. Je suis de retour dans une heure.

Il n'entendit pas sa réponse en fermant la porte de la réserve derrière lui. Il fixa la clé une bonne dizaine de secondes, les sourcils froncés. C'était une clé ancienne, qui datait sans aucun doute de la construction du phare – or de cette époque, il ne restait plus que la trappe par dessus laquelle s'empilaient ses cartons de chocolat californien. Il s'enfonça donc d'un pas assuré dans la réserve, poussa la pile de cartons pour dégager la trappe, et fut surpris de voir qu'il avait raison. La clé était effectivement adaptée à la serrure et il se dépêcha d'ouvrir ce curieux accès souterrain.

Aussitôt, d'étranges plaintes de tempête maritime s'échappèrent de ce trou béant. Ses yeux finirent par s'adapter à la pénombre ; il distinguait un escalier en pierre noire, mouillée par l'eau terreuse de l'estuaire, et habillée de coquillages encore vivants, qui couraient littéralement dans tous les sens. Il décida de se chausser à nouveau, avant de s'enfoncer d'un pas prudent dans la galerie souterraine.

La pente était abrupte. Mais la descente fut courte, et soudain, une caverne se dessina, éclairée par la lumière de la trappe. Maxime était aspergée de gouttes dont il ignorait la provenance, et rapidement, ses vêtements commencèrent à coller très désagréablement contre sa peau.

— Salut humain.

Le jeune homme sursauta. Il glissa, et tomba plus bas dans la caverne.

— Quel empoté, se plaignit alors une voix féline.

Maxime discernait deux formes dans la pénombre ; l'une humaine, l'autre animale. L'humain était un homme recroquevillé sur lui-même et qui tremblait dans son déguisement de soldat nazi. L'animal était un chat mince au pelage noir et qui portait le museau retroussé d'un air particulièrement méprisant. C'était lui qui s'adressait à Maxime de sa voix sèche :

— Je suis le chat Haru. Lui, c'est Gunter. Il a vécu pendant la Deuxième Guerre mondiale, au cas où tu ne l'aurais pas encore deviné. Tu as pu trouver l'accès facilement ?

— Je... je suis tombé sur une bouteille, expliqua l'adolescent d'une voix éteinte.

— Non, c'est vrai ? s'époumona Haru. C'est moi qui ai lancé cette bouteille à la mer. Je l'ai glissée dans une des crevasses de cette caverne en espérant qu'elle finisse engloutie par une vague, mais jamais j'aurais cru que quelqu'un résoudrait l'énigme aussi vite.

Il dépassa Maxime et s'arrêta devant une flaque dans laquelle agonisait un petit poisson aux écailles bleues. Haru sortit alors une paire de griffes bien entretenues, et Maxime le vit décider avec miséricorde d'abrégier les souffrances du petit vertébré.

— Je suis content qu'un humain ait enfin trouvé cette caverne, ajouta-t-il en se nettoyant les canines du bout des griffes. Tout seul, je n'ai aucune idée de comment sauver Gunter. Comment tu as fait pour décoder mon énigme ?

— Je travaille à la médiathèque, avoua le garçon. La bouteille était à demi ensevelie dans le sable du Platin quand je suis parti courir ce matin.

— Oh, je vois.

— Vous êtes un chat du quartier ?

— Un chat de quartier ? feula Haru. Qu'est-ce-que ça veut dire ça encore. (Il montra les crocs) Attention de ne pas me parler avec condescendance tout ça parce que tu es un humain et pas moi.

— Oui, bien sûr, s'empressa de dire l'humain en question.

Haru cracha une arête avec mauvaise humeur avant de reprendre :

— Bref, j'étais en train de te dire que j'ai besoin d'aide pour sauver Gunter. Le pauvre a déserté en se réfugiant dans cette grotte il y a presque un siècle et il n'en est plus jamais ressorti depuis. Tu dis que tu es bibliothécaire ?

— Euh, non, pas vraiment, marmonna Maxime. C'est plutôt Louise la bibliothécaire. Moi, je ne suis qu'un saisonnier.

— C'est quoi cette réponse, s'agaça le félin en s'étirant de tout son long par

dessus le cadavre de son dernier repas. « Qu'un » saisonnier ? Pourquoi tu te dévalorises comme ça ?

Maxime hésitait à parler. Il murmura :

— Mon rêve est de devenir gardien du phare du Prince Noir, sauf que je ne parviens jamais à convaincre que je suis suffisamment expérimenté. Résultat, je finis chaque printemps saisonnier quelque part, sur la côte.

— Je vois, siffla Haru en le regardant de haut en bas. C'est vrai que tu n'as pas l'air très fini comme garçon. Enfin, tu feras l'affaire. Tu m'as l'air suffisamment vieux pour savoir lire, par exemple. Et j'ai besoin que tu me rapportes un roman qui respire la joie de vivre.

— Un roman qui respire la joie de vivre ?

— C'est ça. J'en ferai alors la lecture à Gunter et on verra bien si ça a un effet sur son moral.

Maxime paraissait perdu. Alors Haru se sentit obligé de préciser :

— Je veux un livre qui lui fera croire que les libéraux avaient raison, qu'il suffisait d'un marché globalisé pour cimenter une paix éternelle entre toutes les nations. Un livre qui prétend que les humains ont tiré les leçons de la guerre et que le monde est devenu un endroit agréable à vivre. Je ne veux pas d'un essai sur l'invasion de l'Ukraine ou sur les missiles nord-coréens. Tu piges maintenant ?

Maxime hocha frénétiquement la tête en guise d'acquiescement.

— Bien, alors au trot, conclut ensuite le chat le plus culotté de l'Histoire.

Maxime fila dans les escaliers glissants et émergea de la trappe trempé jusqu'aux os. Il sortit son téléphone du fond de sa poche et chercha longtemps le numéro de son ami californien dans ses contacts.

— Yo Maxou, lança Gabriel en décrochant aussi vite que l'éclair.

— Gabi, ton chocolat, est-ce-qu'il donne des hallucinations ?

— Des hallucinations ? pensa l'expatrié à voix haute. Pas que je sache. Si Jules s'est pas trop foiré dans sa formule chimique, en principe on a viré tout le THC. Mais j'imagine que tout le monde a ses seuils de tolérance...

— C'est bien ce que je pensais.

Et il raccrocha sans un mot d'adieu pour son ami, la mine grave.

Son cœur battait à tout rompre. Le pas chancelant, il finit par sortir de sa torpeur et quitter la réserve.

— Tu ne m'as pas l'air plus propre qu'avant, fit remarquer Louise.

— La chaudière ne fonctionne plus, mentit l'adolescent.

— C'est fâcheux.



Maxime essuya la sueur qui tombait de son front, puis il s'approcha de sa collègue en tentant de dissimuler ses tremblements. Cette dernière était en pleine préparation de l'atelier de peinture qui accueillerait une dizaine d'enfants un peu plus tard dans la matinée :

— Faut que je pense à ne pas me tromper de chocolat au moment de distribuer le goûter, se chuchotait-elle à elle-même.

— Louise, est-ce que tu sais si on a quelque part de la littérature qui respire l'espérance ?

Elle jeta ses pupilles dilatées dans les siennes :

— Hum, tu veux parler d'*Ecotopia* peut-être ?

— Euh, oui, peut-être.

— C'est de la littérature utopique, précisa-t-elle. On peut donc dire que ça fleure bon l'espérance. Regarde l'étagère 53 du rayon « romans étrangers ».

— Merci beaucoup.

Il obtempéra et tomba rapidement sur le livre en question. Dans ce roman, la Californie fusionnait avec l'État de Washington et une partie du Canada pour former une biorégion baptisée « Cascadia ». La société respectait alors les principes les plus basiques du développement durable et les gens étaient enfin heureux et sereins vis-à-vis de l'avenir. Peut-être était-ce effectivement de ce genre littérature dont Gunter avait besoin pour guérir.

— Te voilà déjà de retour, s'étonna Haru en interrompant sa toilette. Décidément, les dieux des chats sont clairement de mon côté aujourd'hui.

Le félin lui intima alors d'un geste de poser l'ouvrage sur le sol humide de la caverne. Maxime obéit.

— Hum, fit Haru en feuilletant les pages. Ça m'a l'air pas mal. Ça vaut le coup d'essayer.

Il leva son museau vers Maxime et dit :

— Je vais de suite commencer la lecture. Reviens ce soir.

Maxime tourna les talons sans un regard pour le soldat mélancolique. Quand il émergea de la caverne, il prit la décision d'aller se doucher et de se préparer un petit-déjeuner complet dans son studio aménagé dans les combles. Une fois lavé et rassasié, il gravit les marches de la tour et se planta sur le balcon du phare, face au Prince Noir. Puis il se saisit de ses jumelles et s'autorisa quelques minutes de contemplation du Roi des Phares et de ses habitants (il reconnut certains de ses amis parmi les gardiens et sentit son cœur se serrer de jalousie...).

— Tu te décides enfin à descendre ? le gratifia Louise dans l'après-midi.

— Tu as besoin d'aide ?

— Je veux bien que tu ranges ce bazar (l'atelier de peinture venait de finir). Je crois que je vais m'écrouler sur la colline et dormir.

Maxime commença par empiler la dizaine de peintures dispersées sur les tables. Les enfants avaient tous choisi le même thème : la Tour du Prince Noir. Maxime trouvait les dessins assez beaux. Pour des enfants de huit-neuf ans, il lui semblait qu'ils avaient tout saisi de la majesté de l'édifice.

Pendant que Louise digérait son chocolat californien sous le soleil d'avril, Maxime anima l'espace lecture, dépoussiéra ses rayons préférés et conseilla des touristes sur le meilleur itinéraire pour se rendre à la Côte Sauvage. Quand l'après-midi toucha à sa fin, il salua Louise, ferma l'établissement au public et monta dans ses appartements pour vérifier si sa fièvre était enfin tombée. Cela semblait être le cas, mais Maxime n'était pas rassuré. Il fit quelques exercices de respiration pour se donner du courage, puis il regagna la réserve, où l'attendaient, stoïques, la trappe et l'entrée de la caverne.

— La lecture n'a pas marché, soupirait Haru. Gunter n'est pas dupe, il sait que l'humanité est irrécupérable et qu'il n'y a rien à attendre d'elle. Lire n'était donc pas la solution. Mais alors, que faire ?

Maxime se força à regarder le soldat brisé dans les yeux. Ce dernier avait des traits très doux malgré la démente de son regard ; il était comme un enfant prisonnier d'un cauchemar et que la peur avait rendu inconsolable. Le dos rond, les pattes rentrées sous son ventre, Haru écoutait l'écho des vagues qui tambourinaient à l'intérieur des galeries souterraines. Quand soudain, une idée lui vint :

— Mais bien sûr ! Ça ne peut pas être une coïncidence si les dieux des chats t'ont mis sur mon chemin. Pour guérir Gunter, il faut insuffler de l'espoir en lui, lui rappeler pourquoi la vie vaut la peine d'être vécue. Tu disais avoir un rêve tout à l'heure ; tu parlais de devenir gardien de la Tour du Prince Noir un jour. Tu dois lui montrer la force d'un tel rêve. Tu dois lui prouver que la seule beauté d'un lieu peut suffire comme raison de vivre.

— Comment ? balbutia le jeune homme.

— En l'emmenant en promenade, bien sûr. Il faut le sortir de cette grotte. Il y est resté assez longtemps, tu ne crois pas ?

Maxime ne se sentait pas la force de refuser.

— Pourquoi pas.

— Parfait, feula Haru.

Le geste expert, le matou déchira tout ce qui pouvait évoquer le parti national-